VIEILLES COUTUMES.

La Braderie.

Les touristes qui, insensibles à la mauvaise réputation du ciel gris du Nord, se décident à visiter Lille, ont certainement gardé le souvenir de son musée de peinture, un des plus riches, le plus riche peut-être des galeries de tableaux de province.

Attiré par le renom de l'école flamande, leur admiration ira tout d'abord aux grandes scènes religieuses des maîtres, les Rubens, les Van Dyck, d'une conception puissante, d'un coloris intense jusqu'à l'éblouissement.

Mais l'œil demande à se reposer; les scènes de cabarets, de kermesse, d'un naturalisme avant la lettre, les charment par leur saveur spéciale, tandis que les paysages de Ruysdaël, les portraits merveilleux qui, depuis le quinzième siècle, nous suivent de regards indulgents d'ancêtres, les ramènent insensiblement aux œuvres plus modernes.

Presque tous ces portraits sont signés d'un nom de pays orné du V ou du W typique, à moins que ce ne soit d'une étrange consonance finale.

Bien des fois le talent a été héréditaire; c'est ainsi que nous voyons le trio des Watteau, de Valenciennes, depuis Antoine, qui a donné son nom au genre, jusqu'à son neveu Louis-Joseph et son petit-neveu François; les deux derniers, élèves et lauréats de l'Académie royale de Paris, se fixèrent à Lille et professèrent à l'Ecole des beaux-arts de la ville.

Leur talent avait conservé de l'éclat et du coloris de l'ancêtre; mais il s'est exercé surtout sur les scènes locales, souvenirs glorieux de Lille, reproduction de ses vieilles coutumes.

Une des œuvres de François est désignée par ce nom, à coup sûr peu connu, et que vous ne trouverez pas dans Littré: "La Braderie" et porte à côté de la signature la date: an VIIIe.

C'est une scène populaire où grouille une foule de paysans, d'ouvriers et de bourgeois qui circulent à travers un étalage de friperies, vieilles hardes, meubles vermoulus; en face, le théâtre municipal, à gauche, la Bourse, de style Renaissance flamand la rue des Manneliers avec ses maisons anciennes, et la grand'place en perspective.

Si le hasard vous amenait à Lille le premier lundi de la foire de septembre, vous verriez la scène avec le seul changement des costumes, car la vieille coutume lilloise dure encore, et ce jour-là on met en vente à sa porte les meubles, effets ou ustensiles dont on veut se défaire.

Dans les familles aisées, c'est le profit des domestiques qui opèrent le trafic de bonne heure, la vente comm avant le jour. Alors les magasins de toute catégorie débordent sur la voie publique, exhibant les marchandises neuves, mais pas fraîches, désignées dans le commerce sous le nom aussi gracieux que décevant de rossignols

La fête, car c'est bien une fête, dure jusqu'au soir; la population mise en branle continue à se promener dans les vastes allées de la foire établie sur l'esplanade, et s'offre, suivant ses moyens, le cirque, la belle Fatma ou les chevaux de bois, sans oublier la station obligatoire à la boutique aux pommes de terre frites et aux gauffres chaudes.

Le matin de la Braderie d'une de ces dernières années, le soleil encore enveloppé de brume promettait une belle journée; l'animation était grande dans la rue de Paris, qui aboutit au carrefour peint par François Watteau: cette rue, très ancienne, a peu changé, elle traverse dans son long parcours une partie du vieux Lille.

Un homme, dont les traits fatigués accusaient la cinquantaine, parcourait la rue de Paris d'un pas pressé sans tourner la tête; il paraissait de très mauvaise humeur et si les passants eussent été moins occupés de leurs affaires, ils l'auraient entendu murmurer: "Le premier train est manqué.... Sophie est toujours en retard.... J'aurais dû passer par une autre rue; mais bah! ce serait la même chose.... Quels animaux!.... ils ne se doutent pas de ce qu'ils remuent de principe de mort!" Et des mots barbares sortaient de ses lèvres: "Isolet, mucor mucido, Bacillus, Spirillum, Tetragenus, capsulatum."

Ainsi Francis Verlinden exhalait sa bile; rien d'extraordinaire dans sa démarche ni dans sa toilette très correcte, trop correcte peut-être, car sa redingote, soigneusement boutonnée, et ses gants, malgré l'heure matinale, lui donnaient une vague ressemblance avec un ministre anglican.

Il était bien Français pourtant; à sa sortie de l'École polytechnique il avait donné sa démission d'officier pour entrer comme ingénieur dans une usine des environs de Paris. Puis tout à coup, sans cause apparente, abandonnant sa position, il avait fait le plongeon; pendant une dizaine d'années on n'entendit plus parler de lui.

C'était un bon garçon, quoique très original et disposé à aller jusqu'aux dernières limites des idées comme des sentiments; il avait perdu ses parents, il ne lui restait que des cousins éloignés; quelque temps ses camarades s'inquiétèrent de lui, faisant les suppositions les plus romanesques; l'un d'eux prétendait l'avoir aperçu, le soir, dans la partie la moins fréquentée du Luxembourg, avec une femme à l'allure jeune et élégante; mais Francis, si c'était lui, n'avait pas tourné la tête.

Enfin, un beau jour, le notaire de la famille Verlinden qui, jusque-là, n'avait correspondu avec son client que poste restante, le vit entrer dans son cabinet et hésita à le reconnaître tant il était changé.

Francis coupa court à toutes les questions que le bienveillant tabellion lui posait, avec l'intérêt d'un vieil ami de sa famille, et déclara qu'il allait habiter la maison paternelle, autrefois hors les murs, mais qui se trouvait maintenant, de par les travaux d'agrandissement, sur le boulevard Louis-XIV.

Il fit exécuter dans le vieux logis les réparations nécessaires, et se contenta, pour son service, d'un jardinier et d'une vieille cuisinière auxquels il n'adressait que le nombre de mots strictement indispensable.

Des visites aux amis de sa famille ou aux anciens camarades laissés au pays, il n'en fut pas question.

Il passait ses journées à la bibliothèque ou à suivre les cours des deux facultés, et une partie de ses nuits à travailler sans jamais donner sous aucune forme de publicité à ses travaux.

Toutes ses préférences allaient au cours de sciences qu'il fréquentait presque exclusivement; bientôt, sous l'influence de cette vie cérébrale à outrance, ses allures, déjà singulières, devinrent plus étranges encore.

Un des cours favoris de Francis traitait des doctrines microbiennes; il était fait par un ancien camarade de collège devenu un des médecins les plus occupés de la ville. Ils échangeaient quelquefois quelques mots à la sortie. Francis avait généralement dans ses poches ses deux mains gantées.

—Allons, mon vieux, une bonne poignée de main, lui dit un jour le professeur, que cette manie agaçait.

—Y songes-tu? s'écria Verlinden. Toi qui tritures les microbes les plus dangereux. T'es-tu lavé les mains seulement?

Et il s'éloigna le plus vite qu'il put.

Le pauvre garçon tournait sérieusement à la monomanie: il redoutait ce qu'il mangeait, ce qu'il touchait, il voyait des microbes partout, l'un d'eux surtout qui prend des teintes rouges; il en parlait tout seul, en grommelant, et la cuisinière avait déclaré à un voisin que le rouge était la bête noire de monsieur.

On devine l'horreur que lui inspiraient les vieilles poussières remuées le jour de la Braderie, en même temps que les meubles hors d'usage tirés du grenier et s'étalant ce jour-là sans vergogne sur le pavé de la rue; aussi avait-il résolu de fuir dès le matin pour aller respirer l'air de la mer.

Francis, tout préoccupé, ne faisait guère attention à ses pas, il s'embrouilla dans un tapis déchiré et s'étala tout de son long, la tête portant sur un chenet de fer qui lui fit une profonde entaille; le sang jaillit en abondance, et il s'évanouit.

L'accident était arrivé en face de l'hospice Ganthois, fondé en 1466 par Jean de la Combe, dit Ganthois. "pour recevoir les femmes *décrépites*". Transporté par des passants dans la pharmacie de l'hospice, il fut aussitôt pansé par la sœur pharmacienne aidée d'une jeune fille de service.

Francis ouvre bientôt les yeux et fixant la jeune fille debout devant lui:

—Marcelle! s'écria-t-il.

Puis revenant tout à fait à lui:

—Qui êtes vous, mon enfant? Avez-vous des parents? Parlez vite.

La religieuse surprise, répondit pour la servante intimidée:

—En effet, monsieur Verlinden, le nom de cette enfant est bien Marcelle; sont père est mort à l'hôpital Saint-Sauveur; elle a été recueillie à l'hôpital général, c'est moi qui l'ai élevée, et quand j'ai été envoyée ici il y a trois mois, comme elle était majeure et sans famille, elle a voulu me suivre au lieu de se placer au dehors.

Francis poursuivait son idée, l'écoutant à peine:

—Oh! une pareille ressemblance ne peut être fortuite Votre nom de famille?

—Marcelle Bertrand, monsieur.

—Et votre mère?

—Je me souviens avoir eu une maman quand j'étais toute petite, mais cela est confus; mon père m'a amenée et m'a fait voyager longtemps, puis arrivé ici il s'est logé dans ce quartier; bientôt on l'a porté à l'hôpital, et je n'ai plus connu que les sœurs.

—Voulez-vous bien m'accorder un moment d'entretien? sollicita Francis.

La religieuse fit un signe et Marcelle se retira discrètement; puis, les deux mains dans ses manches, elle écouta avec la sérénité indulgente de celles qui vivent tout près des misères humaines, le roman de jeunesse qui se déroulait devant elle.

Verlinden, haletant, ne songeait guère à qui il parlait; il racontait comment il avait rencontré à Paris la mère de Marcelle au moment où, abandonnée par son mari, un graveur de talent, elle cherchait à gagner sa vie et celle de son enfant en courant le cachet, l'attachement sérieux et complet qui suivit le coup de foudre, le départ pour une petite ville perdue de la Suisse, après que l'ingénieur eut tout sacrifié à son amour, puis la disparition de l'enfant, que le mari était venu reprendre; la mère, foudroyée par la douleur, mourant en quelques jours d'un transport au cerveau, et lui, Francis, cherchant à travers le monde cette enfant qui, sans être sienne, était la seule tendresse qui lui restât.

—C'est ainsi, conclut-il, qu'après des années de vaines recherches, je suis rentré au pays comme un lièvre au gîte; j'ai voulu consacrer à la science les dernières années d'une vie manquée; mais là aussi je suis un raté, maniaque et inutile.

Et Francis retint à grand'peine une larme qui tremblait aux bords de ses cils.

—Croyez-vous, continua-t-il en s'adressant directement à la religieuse, que cette enfant veuille demeurer avec moi? Je la doterai, elle sera ma fille.

—Proposez-le-lui vous même, monsieur, Marcelle est majeure et libre, et moi je ne désire que son bonheur.

Mais, hélas! Marcelle refusa toutes les propositions de M. Verlinden.

—Je veux être religieuse moi aussi, dit-elle, m'occuper des orphelins comme les sœurs se sont occupées de moi.

Un an s'est écoulé. Marcelle est partie pour le noviciat, Francis est retourné à ses microbes; il a cependant une autre préoccupation qui fait concurrence à l'autre; sa bourse est sans cesse ouverte aux orphelins; on prétend qu'il leur laissera sa grosse fortune; dès maintenant il a des projets de fondation philanthropique; l'autre soir il en causait après le cours avec son ami le docteur, et son animation fut si grande que, sans s'en apercevoir, il le quitta en lui serrant la main.

La Situation sur la Rivière Modder.

Presse Associée.

Londres, 2 décembre—Le bureau de la guerre a reçu la dépêche suivante du général Forester-Walker:

Ville du Cap, vendredi, 1er décembre—Le général Gatacre rapporte qu'il n'y a aucun changement dans la situation.

Le général French a fait une reconnaissance, de Maaupoort à Rosmead. Les troupes sont rentrées au camp aujourd'hui.

La blessure du général Methuen est légère. Il reste à Modder River pour relever le pont détruit.

On lui envoie comme renforts les Highlanders, un corps de cavalerie, le Horse Artillery, le régiment canadien, les contingents australiens et trois bataillons d'infanterie qui s'avancent vers la ligne de Arro et Belmont.

—:o:—

Le transport Logan.

Presse Associée—

Gibraltar, Espagne, 2 décembre—Le transport américain Logan, parti le 4 novembre de New York pour Manille avec le 41ème régiment d'infanterie et un certain nombre d'infirmières, est arrivé à Gibraltar.

Un coffre de médicaments pour la famille.

Un coffre de médicaments à l'usage de la famille pour dix sous! Dans une jolie petite boîte en métal émaillé vous trouvez le moyen de conserver en bonne santé toute la famille, du bébé au bon vieux grand'papa. Allez chez votre pharmacien, achetez pour dix sous une boîte de Cascarets Candy Cathartic, et ayez soin d'en avoir toujours dans la maison. Les coliques, les maux de tête, la dyspepsie, les boutons, l'insomnie, les vers et beaucoup d'autres maux sont presque toujours causés par la constipation, et dans cette petite boîte vous aurez un remède parfait sous la main. Evitez les comptes de médecins et prévenez toute maladie grave par l'usage de petits morceaux de ce candi doux et agréable, qui vous guérira et vous gardera en bonne santé. Nous recommandons Cascarets à tous nos lecteurs.

Des prix sont maintenant donnés à partir de 10 piastres pour les Purple Trading Stamps. Voyez l'assortiment de jouets, etc., que vous pouvez avoir gratuitement pour vos enfants en demandant les Purple Trading Stamps.

LA FIN DU MONDE.

Tout n'a pas été dit au sujet de la fin du monde prédite pour le 13 du mois dernier. Ajoutons à ce que nous avons déjà publié l'article de M. Jean Rameau.

Aimez-vous les jours de fin du monde? Moi oui. Les jours de fin du monde sont charmants. Une gaieté inaccoutumée règne par les villes et les campagnes. Il y a de l'allégresse dans l'air. Les bouches sont plus rieuses, les yeux rayonnent davantage. Il n'y a rien comme l'annonce d'une fin du monde pour mettre de l'animation dans les dîners de famille. Ainsi, le soir de fin du monde, 13 novembre 1899, on s'est amusé beaucoup à Paris. Certains concerts ont donné, à cette occasion, des divertissements exceptionnels. On a dansé dans quelques salons. La funèbre comète a fait couler des flots de champagne. Il pleuvait des cartons blancs pour ce soir fatidique:

"Mme X.... prie M. Y.... de lui faire l'honneur de venir dîner chez elle, le lundi 13 novembre, soir de fin du monde."

Depuis le passage d'Annunzio, autre comète, on n'avait jamais autant invité. Tout le monde veut mourir ensemble. On a la fin du monde très gaie à Paris

Malheureusement, les fins du monde sont rares. Les astronomes, gens parcimonieux, ne nous en prédisent guère qu'une ou deux par an. Je ne sais plus quel jour devait tomber celle de l'an dernier. Celle d'il y a deux ans passa presque inaperçue. Il y a des fins du monde qui ont une mauvaise presse. Mais celle de 1899 n'aura pas à se plaindre, Dieu merci! On parle assez d'elle. Elle fait concurrence à la peste et à la Haute Cour. Jusqu'aux confins du désert, on l'attend. Vous avez lu les journaux et savez par conséquent que les Tripolitains sont fort émus. Ils se prosternent dans les mosquées, dit-on; ils organisent des processions et promènent les saints étendards; des ouvriers, apprenant que la fin du monde arrive un lundi — ce qui est une attention délicate de sa part — ont refusé de travailler pendant toute la semaine; et les débiteurs ont jugé inutile de payer leurs dettes. Mais les créanciers, par contre, n'ont pas cessé de réclamer leur dû. Il y a des gens qui ne croient à rien.

Il était facile de prévoir que cette fin du monde aurait plus de succès que les précédentes et même que les postérieures. La fin du monde de 1899, ayant la chance de tomber un 13, a été prise tout de suite au sérieux. L'almanach Hachette lui a consacré plusieurs pages et a propagé le bruit de sa venue jusqu'aux rivages les plus lointains. Les almanachs d'un sou l'annoncèrent aussi. A partir de ce moment, elle était lancée. Si M. Falb, son heureux père, l'avait fixée au mardi 14, elle aurait rencontré plus d'incrédules. Mais M. Falb, astronome autrichien, dit on, doit savoir qu'en ce siècle de science et de lumière, tous les 13 produisent un irrésistible effet de terreur sur les cervelles. Nansen, l'héroïque explorateur, s'était dévoué cependant. Il partit naguère sur le *Fram*, avec douze compagnons, afin de prouver l'inanité de cette superstition du 13,—et non pas pour chercher le Pôle, comme on l'a généralement cru. — A eux treize, ils firent sept ou huit cents repas ensemble pendant deux ans; et ils revinrent quand même tous les treize. Voilà un voyage qui ne semblait pas devoir rester inutile.

Mais le 13 a sa réputation bien établie. Et quoique Andrée, voulant faire la contre-épreuve sans doute, soit reparti vers le Pôle et ait démontré trop péremptoirement qu'on n'en revient pas quand on n'est pas 13, ce chiffre fatal continue à épouvanter les deux hémisphères. Et l'on parle des superstitions du moyen âge!

La vérité est que le moyen âge avait beaucoup moins de superstition que notre époque. Ainsi les fameuses terreurs de l'An Mille, dont on a tant reparlé ces jours-ci, n'ont jamais existé, semble-t-il, que dans le cerveau des historiens modernes.

C'est là un mensonge énorme qui a eu un énorme succès comme la plupart des mensonges. L'humanité n'était pas plus affolée par la fin du monde en l'An Mille qu'elle ne l'est en l'an 1899. Des érudits comme Emile Roy, de l'Ecole des Chartes, ont fait justice de ces inventions saugrenues. Ils ont fouillé dans les manuscrits du dixième et du onzième siècles, et ils se sont assurés qu'aucun écrivain du temps ne faisait allusion à cet événement terrible, à cette fin du monde de l'An Mille qui, d'après Michelet, bouleversa l'humanité.

On croyait alors si peu à la fin du monde que le Concile de Rome, tenu en 998, infligea au roi Robert une pénitence de sept années. Oui, les fameuses donations aux monastères pour cause de fin de monde, les réconciliations sur les champs de bataille pour cause de fin de monde, les conversions de pécheurs, les affranchissements de serfs, les processions implorantes, les entassements de fidèles dans les églises, tendant l'oreille, à minuit, pour écouter les trompettes du Jugement dernier, tout cela est d'invention récente, tout cela se réduit peut-être à une manœuvre anticléricale destinée à jeter le discrédit sur l'Eglise, puisque l'Eglise d'après ces historiens, aurait fait courir le bruit de la fin du monde, uniquement pour s'enrichir, en attirant à elle donations et legs. Non, les hommes du dixième siècle n'étaient pas assez superstitieux pour croire à ces sornettes. Il n'y a que nous qui y ayons cru!

Et voilà comment on écrit l'Histoire. La véritable Histoire se trouve peut-être dans le *Roman de la Rose*.

Une autre fin du monde, qui eut du succès, ce fut celle du 13 janvier 1819. Les poètes la célébrèrent à l'envi. Béranger lui consacra de joyeux refrains:

Finissons-en; le monde est assez vieux!.....

Il faut croire que les mœurs n'ont guère changé depuis 1819, car voici des chansonniers dits fin de-siècle, qui, imitant Béranger sans le savoir, chantent aussi la fin du monde de 1899. Décidément, tout doit bien finir par des chansons.

On vend des strophes à profusion dans les rues de Paris. Les camelots débitent des complaintes funèbres à chanter en chœur lorsque notre globe s'émiettera dans les abîmes, et il paraît que ces œuvres poétiques ont un réel succès. Il y en a qui se vendent jusqu'à quatre sous. C'est une journée inespérée pour les poètes; il n'y a guère que les fins du monde qui les fassent vivre.

Aussi certains pensent-ils à faire une supplique aux astronomes pour qu'on en prédise un peu plus souvent. Avec assez de fins du monde, le commerce marcherait peut-être. Les fins du monde pourraient être décrétées d'utilité publique. Les jours de fin du monde remplaceraient avantageusement les jours de fête nationale, qui deviennent par trop lugubres. Il faudra creuser cela.

Et puis, à force d'annoncer la fin du monde, on finirait peut-être par y croire de temps en temps. Il y a toujours des gens qui croient aux choses dont on leur a suffisamment parlé. Voyez-vous les effets salutaires d'une telle croyance? D'abord nous aurions là un frisson délicieusement nouveau. Ils sont un peu défraîchis, les frissons nouveaux. On en cherche de toutes parts. Celui-là serait violent et pas aussi désagréable qu'on le croit. Il y a bien des personnes à qui cela ne ferait rien de mourir, à condition que les amis et connaissances fussent de même, tant il est vrai que l'homme est bon de sa nature et s'intéresse toujours au prochain.

Ensuite, dans les temps de tueries, de disputes, de duels, de procès, de querelles de toute sorte comme celui où nous vivons, croire que la terre va éclater tout d'un coup, ainsi qu'un obus sous le choc d'une comète, cela simplifierait bien des choses. Les beaux spectacles qu'on ne vit pas en l'An Mille, nous les verrions enfin de nos jours, ce qui ne serait pas trop tôt pour l'Histoire. D'un pôle à l'autre, ce ne serait qu'effusions, ce ne seraient qu'embrassades. Les Anglais tomberaient dans les bras des Boërs, M. Muhlfeld dans ceux de M. Claretie, M. Fallières dans ceux de M. Guérin. La voilà bien, la réconciliation nationale. On aurait pu la faire le 13 novembre, aux lueurs des Léonides. C'est à recommencer.

Pourtant, il est certain qu'elle arrivera un jour ou l'autre, la fin du monde, soit par l'asphyxie, soit par le feu, soit par le froid. Leverrier, qui penchait pour cette dernière manière, nous en donnait pour trente-cinq millions d'ans encore. C'était un homme aimable mais pas pressé. Trente-cinq millions d'ans, pour les amateurs de beaux spectacles, c'est un peu long; et les Français entre autres—ce peuple n'a jamais su attendre—s'arrangeront sans doute de façon à hâter ce mémorable événement. Ne dit-on point que nous avons déjà des explosifs assez puissants pour que, mis en quantité raisonnable entre deux couches terrestres, ils fassent sauter un département ou deux?

Pour peu que la science progresse, nous arriverons bien à jongler avec nos îles et à fêler nos continents.

D'ailleurs, la fin du monde, ou du moins la fin du petit coin qui nous intéresse, n'est pas aussi lointaine que ce bon Leverrier voulait bien le faire croire. Il y a des refroidissements de races comme il y a des refroidissements de planètes. Et, si nous ne ressentons pas encore les effets de ceux-ci, les effets de ceux-là sont flagrants. D'autres savants ont calculé que, si notre dépopulation continue, la France n'existera plus dans deux siècles. Voilà pour nous une fin du monde qui dispense de s'inquiéter des comètes. C'est probablement celle que nous choisirons.

Je sais bien qu'une campagne louable commence pour que la fin du monde ne nous soit pas infligée de cette manière. Les docteurs poussent le cri d'alarme, les conférenciers montrent nos frontières qui se dégarnissent, les ministres de la guerre et de la marine font remarquer que les contingents diminuent, les romanciers écrivent des livres pavés de bonnes intentions. Mais ce sont là des choses dont on parle toujours et auxquelles on ne pense jamais, pas même les soirs de fin du monde.

A quoi donc servent les comètes?

LES GRENIERS.

Tout ce coin de la basse-cour était plein de greniers. Quand j'étais enfant, je n'avais pas de plus grand plaisir que de monter le petit escalier de bois tremblant sous les pieds où traînaient toujours des brins de paille, et de visiter l'une après l'autre ces grandes pièces blanchies à la chaux, traversées de poutres, grises de poussière et de toiles d'araignées. Aussitôt que les clefs grinçaient dans les serrures, on entendait un petit trot de souris et l'on entrait à temps pour voir deux yeux fixes comme des perles noires' un petit regard aigu, curieux et peureux disparaître dans une fissure du plancheron de la muraille. Le grenier au foin était une immense rotonde, large comme un cirque, pleine jusqu'au faîte de gerbes amoncelées; en dérangeant un peu la paille, ou en faisant tout ce qu'on voulait: une chambre, une prison, un escalier; l'escalier, c'était charmant; les gerbes glissaient, les marches tombaient les unes sur les autres, et l'on toussait, on se secouait à cause de la poussière, une poussière d'or qui sentait bon les fleurs sèches. Par la lucarne ouverte dans le toit, on voyait de là une longue route bordée de peupliers qui se rapetissaient en s'éloignant, des champs d'avoine et tout un coin de ciel. Dans l'étroit encadrement des vitres, vu de si haut, l'horizon m'étonnait comme un pays inconnu. A côté, c'était le fruitier. Quel bon parfum d'automne! Sur les planches à claire-voie, les poires, les pommes achevaient de mûrir; les raisins, un peu flétris, pendaient au plafond; par terre, sur des claies, séchaient les fruits cuits au four. Il y avait là un demi-jour soigneux, un soleil mesuré entre les grands volets comme par l'ombre de l'arbre absent, dont quelque fragment, bouquet de feuilles, brin d'écorce ou de mousse, laissait à chaque fruit cueilli la marque du verger. Ensuite on entrait dans une petite pièce où étaient rangés des monceaux de graines, des mannes, de la farine fraîchement moulue; le parfum en était chaud comme une après midi de moisson, le blé avait déjà une saveur de pain, de pâte que l'on sort du four.

Mais de tous les greniers celui que je préférerais encore, c'était le grenier aux hirondelles. On l'ouvrait au printemps, et ses poutres inondées de soleil, l'abri du toit, l'embrasure des fenêtres attiraient de loin les voyageuses; les nids de pierres et de cailloux s'établissaient longuement, tranquillement. Que de bonnes heures j'ai passées à guetter les allées et venues des petites ailes noires toujours actives, toujours pressées, à qui le mouvement sert d'équilibre et qui conservent, penchées sur le nid, vers les petits becs avides, le frétillement de leur vol.

De la fenêtre où j'étais assise je voyais en même temps la familiarité de la ferme: la mare que connaissent toutes les ailes; l'étable vide, éclairée d'une petite lucarne où la vigne montant au mur découpait ses feuilles légères et ses grappes lourdes; la laiterie que je devinais, de loin, aux terrines rouges appuyées à la vitre et à son ruisseau blanc d'écume où les poules venaient boire: puis un troupeau qui rentrait, les hautes charrettes arrêtées au portail, la grange ouverte, où les fléaux battaient en mesure. Au milieu de cette intimité, les hirondelles mettaient l'imprévu de leur indépendance comme un campement de bohémiens à travers la vie régulière d'un village. Quand il devait pleuvoir, elles se réunissaient au bord de la gouttière en faisant entendre un gazouillement monotone et mélancolique autant que les nuages gris qui passaient alors un à un, jetant leur ombre sur les noyers et les mûriers, alignés devant l'auge. A la fin du jour, elles suivaient le soleil: des ruisseaux où elles buvaient parmi les pigeons, elles montaient peu à peu avec le dernier rayon aux rebords des croisées, aux saillies des toits, en saluant la lumière, qui s'en allait mourant, de gazouillements précipités, d'un redoublement d'enthousiasme et de vie. Mais c'est aux premiers froids surtout qu'elles étaient merveilleuses à observer; elles s'appelaient, tournoyaient, attiraient les retardataires aux cercles de leur vol, dans lesquels elles les prenaient en passant, puis c'étaient de longs conciliabules. Et le vent qui soufflait plus fort, les rivières, où montaient déjà des brouillards, leur indiquaient les courants de leur route. Au-dessus des étables abritées de gros murs et de paille chaude, des crèches dont on fermait soigneusement les claires-voies, chaque soir, ces émigrantes, arrêtées le temps du soleil et de la chaleur dans l'angle d'une fenêtre ouverte, agitaient leurs apprêts de départ et de vie errante avec des cris joyeux et de grands vols tout au fond du ciel bleu. En y réfléchissant, c'est à propos des hirondelles que j'ai pour la première fois entendu parler de voyage.

Mme ALPHONSE DAUDET.

DEPECHES

Télégraphiques

RUSE DE GUERRE.

Un bon tour joué aux Philippins par le lieutenant Monroe.

Presse Associée.

Manille, Philippines, 2 décembre, six heures du soir—La capture par le lieutenant Monroe et cinquante hommes du quatrième régiment de cavalerie du général philippin Conon avec 800 officiers et hommes armés de fusils, de plusieurs prisonniers américains et soixante-dix prisonniers espagnols à Bayambong, province de Nueva Vizcaya, est un coup hardi qui a parfaitement réussi.

Le lieutenant Monroe s'est emparé de la ligne télégraphique des rebelles, a prévenu Conon qu'il s'avançait avec des forces nombreuses et a demandé sa reddition. Après des négociations, Conon a consenti à se rendre à des «forces supérieures», et le lieutenant Monroe lui a télégraphié qu'il entrerait dans la ville avec un petit détachement pour recevoir la capitulation. Il a obtenu ainsi la soumission de tous les Philippins et la livraison de toutes les armes. Les rebelles croyaient qu'il avait une forte armée derrière lui.

Les pertes des Anglais à Modder River.

Presse Associée.

Londres, 2 décembre—La liste révisée des pertes des Anglais, en sous-officiers et en hommes à Modder River, est divisée de la façon suivante:

—Neuvième lanciers: 1 blessé.
—Génie: 2 blessés.
—Artillerie: 3 tués, 25 blessés.
—Deuxième Coldstreams: 1 tués, 56 blessés.
—Troisième grenadiers: 9 tués, 38 blessés, 4 manquants.
—Gardes ecossais: 10 tués, 37 blessés, 1 manquant.
—Fusiliers de Northumberland 11 tués, 31 blessés.
—Premier du Northumberland 3 blessés.
—Deuxième du Yorkshire: 3 tués, 14 blessés.
Premier du Lancashire nord: 3 tués, 14 blessés.
—Highlanders d'Argyll et de Sutherland: 15 tués, 95 blessés, 2 manquants.
—Premier Coldstreams: 20 blessés.
—Réserve sud-africaine: 1 blessé.
—Corps médical: 1 blessé.

Départ de matelots russes pour les Etats-Unis.

Presse Associée.

Southampton, Angleterre, 2 décembre—Parmi les passagers du vapeur St-Louis, de la Ligne Américaine, qui est parti aujourd'hui pour New York, se trouvent soixante matelots et deux officiers russes.

—Ces matelots font probablement partie d'un détachement envoyé pour prendre livraison d'un des croiseurs construits aux Etats Unis pour le compte du gouvernement russe.

Un parc national près d'Atlanta

Presse Associée.

Atlanta, Georgie, 2 décembre—Un des premiers projets de loi présentés au cinquante-sixième Congrès aura trait à l'établissement d'un parc national militaire sur le champ de bataille de Peach Tree Creek, près d'Atlanta.

La Ligue des hommes d'affaires d'Atlanta a obtenu l'option sur un terrain de 1,300 acres, à l'endroit où la lutte a été la plus vive près de la ville durant la bataille d'Atlanta, le 22 juillet 1864.

Le général H. V. Boynton, président de la commission du parc national, a visité le terrain et s'est déclaré en faveur de l'entreprise.

Le représentant Livingstone présentera le projet de loi à la Chambre et le sénateur Clay le soutiendra au Sénat.

Un Guide de Nouvelle Année

Il est un livre que chacun devrait tâcher d'avoir pour la nouvelle année. Il contient des suggestions simples et précieuses pour la santé, beaucoup d'anecdotes amusantes, aussi des renseignements généraux. Nous voulons parler de l'Almanach Hostetter, publié par la Hostetter Co., de Pittsburg, Pa. Il sera très apprécié dans toutes les familles. Soixante employés travaillent à ce précieux livre. L'émission en 1900 sera de plus de huit millions, imprimés en langues Anglaise, Allemande, Française, Galloise, Norvégienne, Suédoise, Hollandaise, Bohémienne et Espagnole. Il contient la preuve de l'efficacité de Hostetter Stomach Bitter, le grand remède préparé par les auteurs, et vaut la peine d'être conservé. L'almanach peut être obtenu gratuitement chez n'importe quel pharmacien ou marchand en tout genre du pays.